

Lamartine et Dumas

une amitié littéraire inoxydable

Lamartine est décédé le 28 février 1869. Il y a 150 ans. Ses vingt dernières années, après la Révolution de 1848, ont été particulièrement pénibles. Victime de l'ingratitude d'une partie de ses compatriotes, accablé de dettes immenses, il a courageusement fait front en travaillant d'arrache-pied. Pendant ces années-là, Alexandre Dumas n'a jamais cessé de l'admirer et il l'a épaulé comme il l'a pu. Cette amitié, discrète, est peu connue.

Ça s'était passé, dans les années 1860, rue de la Ville-l'Évêque, chez Lamartine, après un dîner réunissant quelques intimes. Pendant le repas, « Dumas avait refait un volume de ses impressions de voyage. Il avait répandu à pleine coupe ce rire sonore qui fut un cordial et un bienfait. » L'heure était venue de gagner le salon et d'allumer un cigare. Lamartine fumait ; Alexandre Dumas père ne fumait pas. C'était, à cette époque, presque une inconvenance. Dumas s'était justifié en disant prendre exemple sur Napoléon I^{er}... et il en avait profité pour faire un éloge enthousiaste du premier Empereur.

Outré par ce panégyrique, Lamartine avait répliqué vertement : Napoléon avait tué la République, il avait fait des guerres de conquête, versé des flots de sang, assassiné le duc d'Enghien. Sainte-Hélène avait été un châtiment trop doux pour ces crimes. Le poète n'admettrait jamais que certains écrivains – Béranger et Dumas lui-même – le portent aux nues... Sade avait fait moins de mal en écrivant *Justine* !

Dumas, démoli « comme s'il avait été un ministre et un complice de Bonaparte », s'en tira par quelques pitreries et, en quittant son hôte, il lui tapa sur le ventre en le traitant de *farceur*.¹

« Alexandre Dumas est le seul homme qui m'ait amusé »

Un autre qu'Alexandre Dumas père aurait-il osé ces familiarités avec le poète ? Difficile de l'imaginer. Mais tel était Alexandre Dumas : exubérant, bruyant, rieur, ayant le tutoiement facile avec presque tous ses interlocuteurs.

« Enfant, dit le comte de Chaffault, je dois avouer que j'aimais mieux aller chez Alexandre Dumas que chez Lamartine : Alexandre Dumas était plus gai. »²

On le comprend. Lamartine riait peu. « La gaieté est amusante, disait-il, mais au fond ce n'est qu'une grimace. Qu'y a-t-il de gai dans le ciel et sur la terre ? »³ « Le rire est la dernière faculté de l'homme. »⁴ Et plus tard, il écrivait encore : « Je n'ai en moi de quoi sourire ni au passé, ni à l'avenir. Je vieillis sans postérité dans ma maison vide et toute entourée des tombeaux de ceux que j'ai aimés. »⁵ Pas drôle, en effet.

Les caricatures ne le déridaient pas ; elles le fâchaient. En 1856, il interdisait à Étienne Carjat de publier un portrait-charge le représentant, arguant qu'il ne pouvait « autoriser sur [sa] personne une dérision de la figure humaine [...] présent de Dieu ». La caricature est « un blasphème au crayon ». ⁶ De même, il détestait les conversations qui s'égarèrent dans la gaudriole. ⁷

Et pourtant Lamartine dira de Dumas qu'il a été le seul homme qui l'ait amusé. ⁸

C'est qu'au-delà de ces différences de caractère, Lamartine et Dumas, partageaient de nombreuses passions. L'un et l'autre étaient férus de chasse, de leur pays natal, et de gastronomie. « Lamartine aimait à causer cuisine. Les lèvres sur lesquelles le nom d'Elvire avait voltigé comme une abeille, se plaisaient à raconter les recettes historiques. [Un jour,] il développa sa théorie des jambons sur lesquels il avait médité comme s'il eut été un simple Alexandre Dumas. »⁹ L'un et l'autre aimaient les animaux de compagnie. Les vêtements de Lamartine se salissaient vite au contact de ses chiens grimpeurs et de son ara, et, pour rien au monde, il ne se serait séparé de son cheval Saphir avec lequel il avait affronté les barricades de juin 1848. Enfin, dans leurs difficultés financières respectives, ils étaient tous deux d'une générosité étonnante à l'égard des autres. Lamartine, par sensibilité ; Dumas, par bonhomie.

Dans les années 1840, Lamartine se rend à Châteaauthiers, non loin de Saint-Point. Il porte un petit sac contenant environ deux mille francs. Cet argent est destiné à Janette, une fermière, son premier amour d'adolescent, l'ancienne servante de Milly.

« – Ce sera pour racheter de la conscription le dernier de tes fils.

Il se pencha et mit ses lèvres sur ces cheveux gris tant baisés autrefois quand ils étaient noirs. Puis il s'éloigna en sifflant ses chiens qui couraient sur les pierres. »¹⁰

Dumas, lui, a toujours eu pour habitude de tenir table ouverte. Cela se savait, et les parasites ne manquaient pas. Ainsi, le jour des funérailles d'Alfred de Musset, une dizaine de dîneurs, dont plusieurs parfaits inconnus, étaient rassemblés dans sa salle à manger. Dumas détestait ce tapage quasi quotidien et, cette fois-là, il alla déjeuner au restaurant.¹¹



Dumas et l'auteur des *Méditations* se sont rencontrés souvent vers 1829-1830 à l'Arsenal, dans les salons de Charles Nodier. « Vous rappelez-vous, Lamartine devant la cheminée, écrit-il à Marie Nodier, laissant rouler jusqu'à vos pieds l'harmonie de ses beaux vers ? »¹²

À cette époque déjà, Dumas admire Lamartine comme « le roi de la poésie »¹³. Quelques années plus tard, en 1846, quand il fait construire son château de Monte-Cristo au Port-Marly, il ne manque pas de placer en façade, au-dessus d'une fenêtre, un médaillon en bas-relief représentant le poète des *Méditations*.

Ensuite, jusqu'en 1848, leurs relations ont été très intermittentes.

Les élections du 23 avril 1848

En février de cette année-là, la Révolution fait de Lamartine le ministre des Affaires étrangères du Gouvernement provisoire. Dumas suit les événements de près ; il est fasciné par celui qui, à l'Hôtel de Ville, proclame la République, et sauve la



M. DUMAS PRÉPARANT SON ELECTION.
L. somnambule.—Ah! il est nommé!... Je le vois!...
M. Dumas.—C'est moi bien sûr qu'elle voit...
L. somnambule.—Ah! le beau blond! le beau blond!!

France de l'anarchie en déchirant le drapeau rouge « avec la main qui a écrit les *Girondins*. »¹⁴ « Mon cher Lamartine, vous êtes merveilleux. Vous avez depuis que je vous ai serré la main fait avec cette main une œuvre de géant. »¹⁵ Il le célèbre encore dans un texte manuscrit de cinq feuillets, qu'il lui dédie : « La séance du 24 février à la Chambre des députés ».¹⁶

Dumas voudrait lui aussi s'illustrer en politique. Dès le mois de mars 1848, il lance un journal intitulé *Le Mois*, sous-titré « résumé mensuel, historique et politique de tous les événements, jour par jour, heure par heure, entièrement rédigé par Alexandre Dumas ».¹⁷ Et pour concrétiser sa vocation nouvelle, il obtient un rendez-vous avec le poète-ministre au cours duquel il lui indique qu'il va se présenter aux prochaines élections du 23 avril pour l'Assemblée constituante. Il sollicite l'appui de Lamartine. Celui-ci répond à sa demande et rédige une courte lettre que Dumas s'empresse de communiquer aux journaux.

Monsieur,

Le peuple vous connaît. Vous l'avez entraîné, instruit, charmé par vos voyages, vos romans et vos drames. Votre génie s'est montré à lui toujours patriotique, toujours intarissable. Je crois donc inutile de m'interposer entre lui et vous dans une circonstance où votre nom suffit, quand au lieu des applaudissements qu'il vous a tant de fois prodigués, vous venez lui demander son suffrage pour fonder avec la parole la République que votre père, dans des temps héroïques, a si vaillamment défendue avec l'épée.¹⁸

En dépit de ce soutien, Dumas n'obtient qu'un résultat lamentable en Seine-et-Oise : quelques centaines de voix...

Par contre, Lamartine recueille près de deux millions de voix ; il est l'élu de dix départements. Les électeurs ont plébiscité celui qui a écarté la République rouge et qui a assuré le triomphe de la République modérée.

Cette formidable popularité sera de courte durée. Le gouvernement provisoire démissionne et, pour le remplacer, l'Assemblée désigne, le 11 mai, une Commission exécutive de cinq membres – tous anciens du gouvernement provisoire. Lamartine en fait évidemment partie, mais il a exigé que Ledru-Rollin, républicain radical, épouvantail pour le parti de l'Ordre et les propriétaires, soit élu à ses côtés. Par cette exigence qui se voulait conciliatrice, Lamartine se disqualifie *définitivement* aux yeux de ceux qui l'avaient pris pour l'un des leurs. On l'avait soupçonné de conspiration avec les Montagnards. Il avait répondu à l'Assemblée : « Savez-vous comment j'ai conspiré ? J'ai conspiré comme le paratonnerre conspire avec la foudre pour en dégager l'électricité. »¹⁹ Allons donc ! le masque est tombé. Il le paiera *très* cher.

L'assassinat de Lamartine par Alexandre Dumas

Pendant les mois déjà qu'il a passés au gouvernement, Lamartine a reçu de nombreuses lettres de menaces de mort. Événement comique *a posteriori* : les badauds, sursautent un jour lorsque les marchands de journaux hurlent dans les rues une nouvelle surprenante : « "l'assassinat de Lamartine" par Alexandre Dumas ». Fichtre ! le romancier avait-il commis l'irréparable ? Mais non, il ne s'agissait que du titre d'un article d'Alexandre Dumas, destiné précisément à démentir l'attentat supposé...²⁰

Les journées insurrectionnelles de juin, provoquées par la fermeture des Ateliers nationaux, mettent fin au rêve de concorde républicaine de Lamartine. Sous l'état de siège, Alexandre Dumas se représente par deux fois, en septembre et en novembre, devant les électeurs de l'Yonne, lors d'élections complémentaires. Deux nouveaux échecs cuisants...²¹

Le chien de Lamartine et la chemise de Rachel

C'est peu avant cette dernière tentative électorale que Lamartine, Dumas, Auguste Maquet et la tragédienne Rachel sont conviés, dans l'Yonne précisément, à une partie de chasse par M. du Chaffault père.

Au dîner, Rachel est placée entre Lamartine et Dumas. Les sourires de l'actrice s'adressent surtout à Lamartine. On murmurait d'ailleurs que le poète et la tragédienne entretenaient une liaison. Or, dans le château, les chambres des deux écrivains et celle de Rachel se trouvent sur le même palier.

Le lendemain matin, au moment de partir pour la chasse, Lamartine s'aperçoit qu'il a oublié ses gants dans sa chambre. Chacun lui propose d'aller les chercher.

– Non, dit-il, n'en faites rien ; mon chien va me les rapporter ; il connaît bien ma chambre, il a couché sur ma descente de lit. Vous allez voir...

Il appelle son chien, le caresse, lui passe la main sur le nez :

– Allons mon beau chien, va vite, va chercher mes gants.

Le chien part et revient avec, dans sa gueule, ... la chemise de Rachel.

Gros rire de Dumas et embarras de Lamartine qui finit par dire :

– Mon chien s'est trompé de chambre, Monsieur Dumas.²²

Une dette de cinq millions de francs-or



Le 10 décembre 1848, le suffrage universel donne à Louis-Napoléon Bonaparte plus de cinq millions et demi de voix. Il devient le président de la II^e République. Le candidat Lamartine ne recueille que 17 000 voix, soit 0,28 % des suffrages. Chute vertigineuse. À l'annonce de ce résultat, la droite de l'Assemblée « éclata de rire »²³.

Huit jours après l'élection, Alexandre Dumas qui a soutenu la candidature de Louis-Napoléon, adresse à celui-ci, une requête demandant, qu'il fasse de Lamartine, « qui a perdu sa popularité mais qui a bien mérité de la patrie », le vice-président de la République.²⁴ Il n'en sera rien, mais la démarche de Dumas témoigne de son amitié pour le vaincu.

Rivé à sa table de travail

Après 1848, pour des raisons différentes, Dumas et Lamartine sont des hommes ruinés. Dumas voit se profiler la faillite du Théâtre-Historique et il devra bientôt vendre son beau château de Monte-Cristo.

Lamartine n'est pas moins endetté. Avant Février, il était déjà en difficulté; après ses trois mois au pouvoir, il doit à ses créanciers plus de cinq millions de francs-or²⁵, auxquels viennent s'ajouter inexorablement d'énormes intérêts...

Faire face : Lamartine espère se rétablir grâce à sa production littéraire. Il compte moins sur ses vignobles du Mâconnais, dont les récoltes sont aléatoires, et pas du tout sur les aides proposées par le pouvoir. À plusieurs reprises, il les refuse. Il est l'homme de Février, il a fondé la République ; l'honneur lui défend de rien accepter du pouvoir impérial.

Du matin au soir, il est donc penché sur ses manuscrits avec l'espoir de sauver ainsi ses propriétés et de ne pas spolier ses créanciers et ses héritiers.

Alexandre Dumas fils le surprend un jour à huit heures du matin dans le pavillon des *Girondins* de Monceau : quarante-quatre feuillets gisent sur le sol ; sa production depuis l'aube...²⁶

En 1849, il publie des récits autobiographiques²⁷; il écrit *l'Histoire de la Révolution de 1848*; il commence la publication de ses *Œuvres choisies*, vendue en souscription. En plus de cela, chaque mois, il se charge d'une revue politique, *Le Conseiller du Peuple*. En 1850, outre les travaux déjà entrepris, il donne une pièce de théâtre, *Toussaint Louverture*, et *Les Nouvelles Confidences*.

Mais tout cela ne suffit pas pour se refaire. Lamartine envisage alors une solution extra-littéraire.

En 1849, il sollicite le sultan Abd-ul-Medjid : ne pourrait-il pas lui concéder une propriété qu'il s'efforcerait de mettre en valeur et où, peut-être, quand ses affaires seront réglées en France, il pourrait s'établir définitivement ?

Le sultan lui répond favorablement. Il lui offre gracieusement, pour trente ans, un riche domaine agricole de 20 000 hectares situé près de Smyrne ; une terre que Lamartine visite, un an plus tard. Une féerie ! Elle a « vingt-huit où trente lieues de circonférence » et elle compte sept villages. « J'ai hardiment de quoi y faire paître, sans aucun travail, cent mille têtes de bétail ; et il y en a déjà trente-cinq mille qui vaguent sur le sol sans maître. »²⁸ « Il y a là la fortune de cent spéculateurs et de mille agriculteurs »²⁹.

Hélas, il a trop vite bâti des châteaux en Espagne. Impossible de trouver des capitaux pour réaliser son exploitation agricole. En septembre 1852, le gouvernement ottoman remplacera la concession par une rente annuelle de 80 000 piastres.

Le rêve d'Orient s'effondre.

Le coup d'État du président Bonaparte

Autre désillusion : le coup d'État du 2 décembre 1851. Quand il l'apprend, Lamartine éclate en invectives contre le président parjure. « Être joué par un idiot ! Vivre encore sous un empereur ! »

Ses amis et ses proches tentent de l'apaiser : « Le pays se lèvera !... », disent-ils.

– N'en croyez rien ! La lâcheté est la compagne nécessaire de l'ingratitude et il vient d'être ingrat avec moi. On acceptera tout. [...] Ce misérable ! il me fera l'injure de ne pas me proscrire. Mais si je remue les lèvres, il me dépêchera un assassin.³⁰

Quelques jours après l'événement, Alexandre Dumas s'exile à Bruxelles. Non pas pour des raisons politiques, mais, plus prosaïquement, pour échapper à ses créanciers. Là, il se lie aux proscrits républicains avec lesquels il se sent aussitôt en pleine fraternité. Au mur de sa maison bruxelloise, il a suspendu les armoiries de plusieurs écrivains, dont celles de Lamartine.³¹ Dans ses *Mémoires* qu'il rédige alors, il déplore que Lamartine n'ait pas été proscrit.

Le premier poète de France et, par conséquent du monde, est à Jersey.

Je demande pardon à Lamartine de faire d'Hugo le premier poète de France et du monde : Hugo est exilé ; Lamartine est trop généreux pour ne point lui céder le pas. Si Lamartine eût été exilé comme Hugo – et je regrette pour sa gloire qu'il ne le soit pas – j'eusse dit : « Les deux premiers poètes de France, les deux premiers poètes du monde. »³²



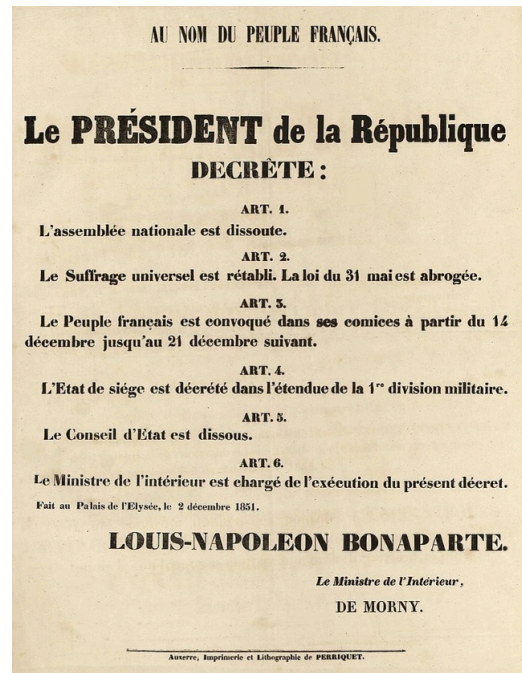
Le Mousquetaire soutient Lamartine

Réinstallé à Paris après son exil bruxellois, Alexandre Dumas lance, en novembre 1853, un journal quotidien, *Le Mousquetaire*.

Lamartine s'y abonne, et comme Dumas, lui demande quel jugement il porte sur sa publication, le poète a ces mots dithyrambiques pour le romancier et le dramaturge, mué à présent en journaliste-rédacteur en chef :

Vous me demandez mon avis sur votre journal. J'en ai sur les choses humaines ; je n'en ai point sur les *miracles*. Vous êtes surhumain : mon avis sur vous, c'est un point d'exclamation !!! On avait cherché le mouvement perpétuel ; vous avez fait mieux, vous avez fait *l'étonnement perpétuel*.³³

Le Mousquetaire paraîtra jusqu'en février 1857. Dumas, pour soutenir les efforts financiers de Lamartine, ne manque pas d'y annoncer les nouvelles œuvres de son confrère, de publier à de nombreuses reprises de longs extraits de ses productions récentes, introduits par des éloges, et de prendre sa défense³⁴.



Par exemple, quand il présente *La Turquie contemporaine* de Charles Rolland³⁵ qui s'était rendu en Turquie, à la demande de Lamartine, pour envisager l'exploitation de sa concession. En tête du compte rendu, Dumas rend hommage au poète et à l'homme politique Lamartine, injustement dédaigné par ceux-là même qu'il a sauvés de l'anarchie en février 1848.

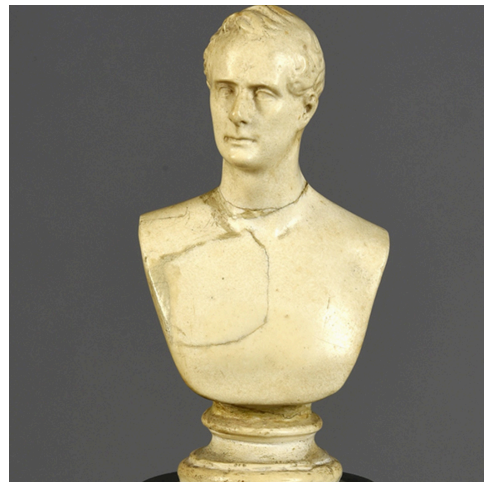
Il y a de par le monde un homme d'un double génie, génie littéraire et poétique, que nous avons tous eu pour protecteur comme tribun ; qui pendant vingt-cinq ans nous a doucement bercés aux sons d'une harpe qui avait quelque chose de céleste ; qui pendant trois mois, capitaine et pilote à la fois, nous a fait passer, sans échouer, au milieu des écueils de la guerre civile, qui a écrit de la même plume les *Méditations* et les *Girondins*, *la Chute d'un Ange* et *l'Histoire de la Restauration*, *Jocelyn* et le *Manifeste aux puissances européennes*.

Cet homme avait, comme écrivain, donné tant de jouissances à la France, comme citoyen rendu tant de services à la patrie, que ses contemporains n'avaient qu'un moyen de s'acquitter envers lui : l'ingratitude.

Ils en ont largement usé.³⁶

Touché par ces propos, Lamartine répond à Dumas par une lettre pleine de noblesse qui cache une amertume bien réelle :

Laissez-moi vous remercier aussi des allusions trop bienveillantes que vous faites, dans ces articles, de ma vie publique courte et oubliée. Mais ne prononcez pas le mot d'ingratitude. Je n'en ai point subi, et, quand j'en aurais subi, je rougirais de m'en souvenir. *La patrie selon moi* récompense assez ses enfants en leur permettant de la servir ; elle est comme la divinité ; on lui doit tout et elle ne doit rien.³⁷



Déclaration qui contraste, en effet, avec le « Va-te-faire f... jeté au peuple ! » par lequel il résumait, en novembre 1850, ses *Stances au comte d'Orsay*³⁸ ; qui contraste également avec cette réflexion acide, glissée dans sa correspondance : « Que le diable emporte les révolutions, si jamais je m'en mêle. On n'y gagne que des créanciers ou des dénigreur. Vive l'égoïsme ! On vit longtemps et on meurt gras. »³⁹

« Sauver les chenêts de mon père »

Après les revues, les livres d'Histoire, les romans, les *Lectures pour Tous* et son *Nouveau Voyage en Orient* qu'il a rédigés depuis le coup d'État, Lamartine sort alors une de ses dernières cartouches : *Le Cours familial de littérature* qu'il poursuivra, mois après mois, jusqu'à son décès. Dès le premier « Entretien » de mars 1856, il expose sans fard à ses lecteurs, la détresse financière dans laquelle il se débat désespérément.

Les chenêts sur lesquels mon père appuyait ses pieds, et sur lesquels j'appuie aujourd'hui les miens, sont un foyer d'emprunt qu'on peut renverser à toute heure ; on peut les vendre et les revendre au moindre caprice à l'encan, ainsi que le lit de ma mère, et jusqu'au chien qui me lèche les mains de pitié quand il voit mon sourcil se plisser d'angoisse en le regardant !⁴⁰

Appel à l'aide pathétique renforcé par une campagne publicitaire menée par Lamartine lui-même et par ses amis. Entre autres, par Alexandre Dumas fils qui, sans connaître encore personnellement Lamartine, récolte une cinquantaine d'abonnements.

Quelques jours après, tandis que Dumas fils rentre chez lui, sa bonne lui tend une carte de visite : « Lamartine est venu pour vous remercier et vous serrer la main. » Démarche inattendue du grand homme ! Dumas fils court immédiatement chez le poète, et il le trouve « dans cette espèce de boutique qu'il occupait rue de la Ville-l'Évêque, au fond d'une cour. »⁴¹ C'est le début d'une relation qui durera plus de dix ans. Dumas fils tient le poète Lamartine pour supérieur à Victor Hugo : « L'immense cathédrale d'Hugo, écrit-il, s'émiettera peu à peu ; Lamartine chantera éternellement comme un ange. »⁴²

Les publications multiples de Lamartine et les aveux répétés de sa détresse financière lui valent des sarcasmes et des critiques acerbes, en particulier de la plume du rédacteur de *L'Univers*, Louis Veillot, qui fustige « le mercantilisme littéraire » dans un violent article.

Que de feuillets entassés malgré Minerve, et que de négoce pour placer ses inexorables paraphrases ! Il a promené partout sa grasse pauvreté, tendu sa sébile au coin de tous les feuillets, employé toutes les ruses pour obtenir par cette industrie de la mendicité poétique dont il est le créateur, tout l'or et tout le billon que la compassion et la vanité se peuvent laisser traire. C'est le bon pauvre de la France. »⁴³ « Il ne fait plus de la littérature, [...] il produit du papier. La déplorable comédie de sa pauvreté a trop duré ; il est temps de baisser le rideau. »⁴⁴

Article tellement injuste que *La Patrie*, journal pourtant pro-impérial, s'insurge et prend la défense de Lamartine.⁴⁵

Peu après, le frère du polémiste catholique, Eugène Veillot lance une nouvelle charge dans *Le Journal de Bruxelles*. Il vise à la fois Lamartine et Dumas père.



Le mercantilisme littéraire a plusieurs formes. M. de Lamartine et M. Alexandre Dumas, les deux maîtres du genre, opèrent différemment. Un procès récent vient de nous montrer celui-ci achetant de la copie au rabais, lui donnant un certain vernis et la livrant au commerce avec sa marque de fabrique ; celui-là prend le public par les sentiments ; il lui dit qu'il a trois ou quatre cents paysans à nourrir, les chenêts de son père à sauver, qu'on le voue à la mort, si on ne souscrit pas largement au *Cours familial de littérature* ; il ajoute que ses souscripteurs sont des amis, qu'il les porte dans son cœur comme sur ses livres de recette ; il leur promet son portrait et leur donne des autographes tirés à cent mille exemplaires.⁴⁶

Comme son père, Dumas fils est indigné par ces attaques. « De quelles insultes, écrit-il, ne l'avez-vous pas poursuivi, de quelles amertumes ne l'avez-vous pas abreuvé, parce que ce grand homme a eu le tort de croire un moment qu'un grand peuple pouvait être mûr pour une grande idée. »⁴⁷

La souscription de l'injure

En dépit des efforts qu'il fait inlassablement, Lamartine ne voit pas d'amélioration à sa situation financière. Au contraire.

Pour le sortir d'affaires, en mars 1858, ses amis lancent, avec son aval, une souscription nationale. Lamartine en espère deux millions.

Un mois plus tard, Dumas père croit avoir trouvé le moyen facile d'apporter une contribution substantielle à l'opération. Il s'en explique avec le peintre Théodore Gudin, un ami de Lamartine⁴⁸. Dumas se fait fort de donner 40 000 francs. Recette toute simple : faire en huit jours une pièce avec son fils. Il en rédigea le plan, dit-il, le soir même. Le lendemain, Dumas fils se mettra au dialogue. Le huitième jour, les acteurs se mettront aux répétitions, et une semaine plus tard, la pièce sera jouée. Représentation unique, si l'on veut. Ce jour-là, on porte à quarante francs le prix des places. Mille spectateurs à quarante francs donnent les quarante mille francs, qui représenteront l'offrande de la littérature dramatique à Lamartine⁴⁹.

Projet généreux mais extravagant, bien dans la manière de Dumas père, qui ne se réalisera pas : faute de temps, Dumas fils, pourtant « membre du Comité central pour la souscription Lamartine à Paris », n'assure pas sa collaboration.

La souscription ne recueille que cent à deux cents mille francs... et beaucoup de ricanements de la part des ennemis politiques de Lamartine. C'est de la mendicité : ne possède-t-il pas trois châteaux ? Qu'il les vende ! Sa lyre s'est transformée en tirelire, etc. Ulcéré, Lamartine clôt cette « souscription de l'injure » en avril 1859.

Victor Hugo, Lamartine et Dumas père

Les séjours de Dumas père en Russie d'abord, puis en Italie avec Garibaldi, séparent concrètement les deux hommes pendant plusieurs années, mais ne refroidissent pas l'amitié et l'admiration de Dumas.

À Palerme, le 19 juin 1860, libérée des Bourbons par les Chemises rouges, Alexandre Dumas est sur le balcon du Palais Royal, flanqué d'un guérillero qui brandit le drapeau libérateur. Les acclamations des Palermitains, massés dans la rue, le saluent comme un héros. Une apothéose qui le console de l'ingratitude de ses compatriotes. Le voilà qui fait l'Histoire, le voilà l'égal du Lamartine de Février 1848 et du Victor Hugo du 2 Décembre ; les deux hommes qu'il admire par-dessus tout.

« Oh ! si vous eussiez été avec moi, ici, sur ce balcon, vous deux que j'ai dans mon cœur, cher Lamartine, cher Victor Hugo, c'est à vous qu'eût été le triomphe ! Prenez-en votre part ; prenez-le tout entier ; que les plus douces brises de Palerme vous le portent avec le sourire de ses femmes, avec le parfum de ses fleurs ! Vous êtes les deux héros de notre siècle, les deux géants de notre époque. Moi, je ne suis, comme ce pauvre guérillero de La Porta, que le porte-bannière de la légion. Mais n'importe ! après avoir laissé, il y a deux ans, mon sillon dans le Nord, je le laisse aujourd'hui dans le Midi. C'est vous que l'on applaudit en moi du mont Elbrouz au mont Etna. »⁵⁰

Dumas aime à se mettre en scène aux côtés de ses deux confrères littéraires.

Il a fait appel à eux comme témoins du mariage de sa fille, Marie, avec Pierre Olinde Petel ; en réalité, Lamartine et Victor Hugo ne seront présents à la cérémonie que sur le papier⁵¹. Autrefois, le romancier a écrit aussi : « Lamartine est un rêveur ; Hugo est un penseur ; moi, je suis un vulgarisateur. »⁵² Et même s'il feignait de se subalterner ainsi, il affirmait qu'il formait un trio avec eux, qu'il vivait la même histoire que ses héros, que la postérité ne se tromperait pas. La modestie n'était pas la vertu première de Dumas.

En 1864, quand la censure interdit la version théâtrale des *Mohicans de Paris*. Dumas écrit à l'Empereur : il évoque les situations dans lesquelles l'Empire a précipité Hugo et Lamartine, mais aussi celle qu'il pourrait connaître lui-même. Une fois encore, dans son infortune, il se place orgueilleusement aux côtés de ses amis, glorieux hier, aujourd'hui malmenés par le sort.

Sire, il y avait en 1830, et il y a encore aujourd'hui, trois hommes à la tête de la littérature française. Ces trois hommes sont : Hugo, Lamartine et moi. Victor Hugo est proscrit, Lamartine est ruiné. On ne peut pas me proscrire comme Hugo : rien dans mes écrits, dans ma vie, dans mes paroles ne donne prise à la proscription. Mais on peut me ruiner comme Lamartine, et, en effet, on me ruine.⁵³

L'argument porte : moyennant la modification de quelques scènes, l'interdiction des *Mohicans* est levée.

Pendant ce temps, Lamartine commence la publication, en souscription, de ses *Œuvres complètes* en quarante-et-un volumes. La vente semble bien démarrer, mais très vite elle se ralentit. Lamartine doit se résoudre à vendre sa propriété de Milly. Un crève-cœur. Les 500 000 francs qu'il perçoit disparaissent aussitôt dans les caisses de ses créanciers.

En 1863, au lieu d'une souscription, Lamartine lance une loterie gagée sur ses propriétés de Monceau et de Saint-Point. Échec complet : les frais d'organisation et les taxes mangent le maigre bénéfice.

La même année, son épouse décède. Elle était aussi la collaboratrice dévouée qui relisait ses manuscrits et qui les débarrassait de ses négligences d'homme trop pressé.

Une invitation d'Alexandre Dumas

Revenu à Paris en mars 1864 après un séjour de quatre années à Naples, Dumas père loue une villa à Saint-Gratien, en bordure du lac d'Enghien. Il charge son secrétaire, Benjamin Pifteau, de porter une invitation à Lamartine, rue de la Ville-l'Évêque.



Valentine de Cessiat, la nièce du poète qui a repris le rôle de l'épouse décédée, introduit Pifteau auprès de l'écrivain. Lamartine est là en train d'écrire dans sa minuscule chambre à coucher où il a installé sa table de travail, auprès de son lit sur lequel jouent ses chiens. Installation sommaire : il n'a pas même d'encrier : il répand l'encre sur sa table de chêne, et il y puise à même⁵⁴.

Décrépi, cassé, endormi, les traits anguleux, semé de taches jaunâtres, ce triste cachet de l'âge, vêtu d'une vieille vareuse à raies et chaussé de larges pantoufles, on eût dit le premier petit rentier venu sortant de faire sa sieste.⁵⁵

Lamartine décline l'invitation : son état de santé l'empêche d'y répondre.

« Je le regrette d'autant plus vivement, ajoute-t-il, que j'ai toujours aimé Dumas sincèrement, comme j'aime son cher fils, que je vois assez souvent. »

Entretien bref où Pifteau remarque la froideur apparente de Lamartine qui contraste singulièrement avec ses paroles affectueuses.

Dumas père n'aura plus l'occasion de revoir Lamartine. Mais Dumas fils a plus de chance.

La chemise de Dumas fils

En 1864, il est invité à passer quelques jours au château de Monceau. Au cours d'un grand dîner, il ne s'entretient qu'avec Lamartine. Celui-ci est ébloui par la conversation et l'intelligence de son interlocuteur. Il rapportera peu après à Henri de Lacretelle que s'il redevenait ministre des Affaires étrangères, il en ferait un ambassadeur à Londres.

- Nommez-le d'abord à l'Académie, rétorque de Lacretelle...

- Quand son père sera mort, mais j'espère bien ne pas survivre au seul homme qui m'ait amusé. »

Une semaine plus tard, Lamartine est à Neuilly devant la porte de Dumas fils : il lui rapporte une chemise qu'il avait oubliée à Monceau.

Cette affection de Lamartine pour le fils de Dumas se manifeste encore une dernière fois en mars 1867. Lamartine qui se déplace de plus en plus difficilement, assiste au Théâtre du Gymnase, du fond d'une loge, à la première représentation des *Idées de Mme d'Aubray*. Ce sera sa dernière sortie parisienne. Dumas père est présent également, mais rien ne dit qu'il rencontre Lamartine ce soir-là.⁵⁶

La récompense nationale

Lamartine est à bout. Il jette l'éponge, il capitule. L'âge, la maladie, l'inanité de ses efforts font qu'il accepte, la mort dans l'âme, une aide de l'Empire : Émile Ollivier présente à l'Assemblée législative son « Rapport sur une récompense nationale à Monsieur de Lamartine »⁵⁷. Alexandre Dumas père publie la lettre de remerciement de Lamartine au rapporteur, dans *Le Mousquetaire II* du 22 avril 1867.⁵⁸

À nouveau, les ricanements fusent.

Il paraît qu'on est dans l'intention d'offrir à Lamartine un don de 400 000 fr. Il me semblait que l'auteur de Jocelyn publiait des *Entretiens littéraires*.

Ces entretiens ne suffisent-ils donc point à celui de son linge ?

Ah ! si Cham voulait me prêter une toute petite minute son crayon... Combien j'aurais plaisir à représenter notre illustre poète en *Tonneau des Danaïdes*.

L'on verrait, autour de ce tonneau, de malheureuses femmes personnifiant, l'une la loterie ; l'autre, la souscription ; celle-ci, le don ; celle-là, la récompense nationale, etc. etc., vider leur cruche dans ce gouffre sans fond.⁵⁹

Au-dessous, on lirait cette inscription : Ce que coûte au pays l'entretien d'un poète.



Tombeau de la famille de Lamartine. — (Croquis d'après nature, par M. Tirpenne).

Le 5 mai, la récompense nationale de 500 000 francs, sous forme d'une rente viagère de 25 000 francs, est votée.

Mais Lamartine l'apprend-il ? Le 1^{er} mai, il est victime d'un accident vasculaire cérébral qui va le laisser paralysé, souvent absent et quasi muet pendant vingt-deux mois. C'est dans cet état qu'il quitte bientôt la rue de la Ville-Lévêque et qu'il est conduit dans un chalet du Bois de Boulogne, offert par la Ville de Paris. Il fera encore quelques

séjours à Saint-Point, mais c'est à Passy qu'il meurt le 28 février 1869, oublié et couvert de dettes.

Pas de funérailles officielles. Il n'en voulait pas. Il sera inhumé dans la tombe de Saint-Point, auprès de sa mère et de sa fille.

Le Tintamarre fait une dernière épigramme, cruelle, mais, hélas ! presque exacte :

Poètes, rendez grâce au sort
 Qui de vous-même vous délivre :
 –Vivant, Lamartine était mort ;
 Mort, il commence à revivre. ⁶⁰

L'adieu d'Alexandre Dumas à Lamartine

Alexandre Dumas père, trop malade pour se rendre à Mâcon, n'assiste pas aux funérailles. Dans *Le Gaulois*, il consacre à son ami un de ses plus beaux textes qui est aussi une méditation sur la vie et la mort.

L'un des plus grands parmi nous vient de mourir.

Pleurons !

Le poète qui a chanté l'ombre, le soleil, les ruisseaux, les lacs, les forêts, la mer, vient de fermer les yeux aux merveilles de la création.

Cette fois du moins la nature n'a pas été ingrate, elle s'est voilée, elle pleure.

Qu'est devenue cette âme miroir du ciel ? dans quelle étoile est-elle allée se rallumer ? dans quelle nuit est-elle allée s'éteindre ? ô poète, toi qui si souvent as tenté, vivant, de sonder les mystères de la mort, du fond de la tombe, ne peux-tu nous crier le grand secret de l'éternité.

Mourir, — dormir, — rêver peut-être ?

Quand deux hommes comme Shakespeare et toi ont interrogé la mort, et que la mort n'a pas répondu, c'est qu'elle est muette. [...]

Bienheureux ceux qui ont vécu dans les jours bénis où l'on croyait encore.

Bienheureux ceux qui disent *au revoir* au cadavre enseveli dans son suaire.

Mais tristes sont ceux qui disent *adieu* à l'ami que l'on met dans son linceul.

Hélas, je suis de ces désespérés qui disent *adieu*.

Adieu, Lamartine.

Adieu. ⁶¹

Dumas fils se rend à Mâcon et à Saint-Point. Il termine le compte rendu des funérailles qu'il donne à *L'Illustration* en affirmant sa certitude de la postérité littéraire du poète.

Lamartine, « c'est le plus grand homme des temps modernes, et je ne le compare même pas, je le sépare. Pour le moment, il est plus que mort, il est oublié, il est inconnu à ceux qui vont en avant. Sa résurrection sera éblouissante ! Quand aura-t-elle lieu ? Quand nous serons aussi malheureux que nous avons été ingrats ; un de ces jours.⁶²

Cent-cinquante ans plus tard, « l'éblouissante résurrection » aura-t-elle lieu ?

Guy Peeters

Sources

- ¹ Henri de Lacretelle, *Lamartine et ses amis*, Dreyfous, 1878, p. 291-294.
- ² Annales de l'Académie de Mâcon, 1930, p. 133.
- ³ Lettre à Mme de Girardin, 16 juillet 1841.
- ⁴ Lamartine, *Cours familier de littérature*, Paris, chez l'auteur, 1856, p.271-272.
- ⁵ Lamartine, *Cours familier de littérature*, Paris, chez l'auteur, 1856, p. 69.
- ⁶ *Le Petit Journal*, 29 avril 1867. – Étienne Carjat était le co-fondateur du journal satirique *Le Diogène*.
- ⁷ Henri de Lacretelle, *Lamartine et ses amis*, Dreyfous, 1878, p. 61.
- ⁸ *Le Figaro*, 22 août 1872.
- ⁹ Henri de Lacretelle, *Lamartine et ses amis*, Dreyfous, 1878, p. 55.
- ¹⁰ Henri de Lacretelle, *Lamartine et ses amis*, Dreyfous, 1878, p. 63-64.
- ¹¹ *Le Rappel*, 20 février 1875.
- ¹² Alexandre Dumas, *La Femme au collier de velours*, ch.1 : l'Arsenal.
- ¹³ Dumas, *Mémoires*, CXXI, p. 960.
- ¹⁴ *Le Mois*, 19 décembre 1848, p. 19.
- ¹⁵ Lettre de Dumas à Lamartine, le 2 mars 1848.
- ¹⁶ *Lamartine, le poète et l'homme d'État*, Paris, Bibliothèque nationale de France, décembre 1969 – mars 1970, p. 203. – Manuscrit conservé à la Bibliothèque historique de la ville de Paris.
- ¹⁷ *Le Mois* paraîtra du 1^{er} mars 1848 au 1^{er} février 1850.
- ¹⁸ *Le Siècle*, 23 avril 1848.
- ¹⁹ *Histoire parlementaire de l'Assemblée nationale*, Bruxelles, Aux Bureaux de l'Association des ouvriers typographes 1848, p. 159 (séance du 12 juin 1848).
- ²⁰ *L'Éclipse*, 17 juin 1877, p. 408.
- ²¹ Bernard Richard, *Alexandre Dumas candidat – malheureux – aux élections législatives de 1848 dans l'Yonne*, <http://bernard-richard-histoire.com/2014/09/23/alexandre-dumas-candidat-malheureux-aux-elections-legislatives-de-1848-dans-lyonne/>
- ²² Annales de l'Académie de Mâcon, 1930, p. 135-136.
- ²³ Victor Hugo, *Choses vues 1847-1848*, Gallimard, Folio, 1972, =p. 414.
- ²⁴ *Le Mois*, n° 13 du 1^{er} janvier 1849, p. 19-20.
- ²⁵ F. Dumont et J. Gitan, *De quoi vivait Lamartine*, Deux-Rives 1952, p. 99.
- ²⁶ *Lamartine chez lui, souvenirs intimes*, Librairie du Petit Journal, 1869, p. 13-14.
- ²⁷ *Les Confidences*, Raphaël.
- ²⁸ *Correspondance d'Alphonse de Lamartine, tome VI, 1850-1855*, Champion, 2003, p. 112, lettre à J.-M. Dargaud du 16 juillet 1850.
- ²⁹ *Correspondance d'Alphonse de Lamartine, tome VI, 1850-1855*, Champion, 2003, p. 113, lettre à Edouard Dubois du 17 juillet 1850.
- ³⁰ Henri de Lacretelle, *Lamartine et ses amis*, Dreyfous, 1878, p. 235-236.
- ³¹ Émile Deschanel, *À pied et en wagon*, Hachette, 1862, p. 220.
- ³² Alexandre Dumas, *Mes Mémoires*, in *La Presse* du 21 août 1852.
- ³³ *Le Mousquetaire*, 23 décembre 1853.
- ³⁴ *Le Mousquetaire*, 16-17 septembre 1854 : « La mort de Mahomet », extrait de *l'Histoire de la Turquie; 1^{er} décembre 1854* : « Portrait de La Fayette », extrait de *Histoire des Constituants* ; 2 au 6 décembre 1854 : « Portrait de Mirabeau » extrait de *Histoire des Constituants* ; 21 et 25 décembre 1854 et 2, 8, 16 et 17 janvier 1855 : annonce de la publication de *Lectures pour tous* ; 18 janvier 1855 : « Madame de Sévigné », extrait de *Vie des Grands Hommes* ; 14 janvier 1856 : « Une page de M. de Lamartine » qui sera reprise dans la Préface des *Méditations* en 1860.
- ³⁵ Charles Rolland, *La Turquie contemporaine, hommes et choses, études sur l'Orient*, Pagnerre, 1854.
- ³⁶ *Le Mousquetaire*, du 21 novembre 1854, n° 360
- ³⁷ Lettre du 27 novembre 1854.
- ³⁸ Charles Alexandre, *Souvenirs sur Lamartine*, G. Charpentier, 1884, p. 237.
- ³⁹ Lettre de Lamartine à Camille Antoine Callier du 14 juillet 1862.
- ⁴⁰ Lamartine, *Cours familier de littérature*, 1^{er} Entretien, Chez l'auteur, 1866, p. 70.
- ⁴¹ Alexandre Dumas fils, *Entr'actes série 1*, C. Lévy, 1878-1879 ; in « Les funérailles de Lamartine », p. 311-312.
- ⁴² *Le Figaro* du 26 juillet 1924.
- ⁴³ Louis Veuillot, « Le mercantilisme littéraire », in *L'Univers* du 1^{er} janvier 1858, repris dans *Le Figaro* du 10 janvier 1858.
- ⁴⁴ Louis Veuillot, *Mélanges religieux, historiques, politiques et littéraires*, tome IV, Gaume et Duprey, 1860, p. 30 et 57.
- ⁴⁵ *Correspondance inédite d'Alphonse de Lamartine*, tome 2, Clermont-Ferrand, Centre d'études sur les correspondances du XIX^e siècle (Nizet), p. 196.
- ⁴⁶ Eugène Veuillot, *Mercantilisme littéraire* in *Journal de Bruxelles* du 22 février 1858.
- ⁴⁷ Alexandre Dumas fils, *Théâtre complet*, tome III, Calmann-Lévy, 1898, p. 15. Préface au *Fils naturel*.
- ⁴⁸ *Souvenirs du baron Gudin*, Plon-Nourrit et Cie, 1921, p. 185-197.
- ⁴⁹ *Le Figaro*, 18 avril 1858.

-
- ⁵⁰ Alexandre Dumas, *Viva Garibaldi ! Une Odyssée en 1860*, Fayard, 2002, p. 270-271.
- ⁵¹ Marie Alexandre Dumas, Prologue de ma vie, Garnier, « Cahiers Alexandre Dumas », 2013, 78. – Le mariage a lieu le 4 mai 1856 à Paris.
- ⁵² *Le Mousquetaire*, 5 décembre 1853.
- ⁵³ Alexandre Dumas, *Correspondances*, Cahiers Alexandre Dumas, 2002, lettre 184 du 10 août 1864, p. 308. – Le *Journal des Débats* la publiera le 5 septembre 1864 après que Dumas eut obtenu gain de cause.
- ⁵⁴ Dumas fils dans *L'Illustration* du 3 mars 1869.
- ⁵⁵ Benjamin Pifteau, *Alexandre Dumas en manches de chemise*, Paris, Léon Vanier, 1884, p. 41-46.
- ⁵⁶ *Le Figaro*, 18 mars 1867.
- ⁵⁷ Émile Ollivier, *Démocratie et Liberté*, Lacroix et Verboekhoven, 1867, p. 445-454.
- ⁵⁸ *Le Mousquetaire II*, 22 avril 1867.
- ⁵⁹ *Le Tintamarre* du 3 mars 1867.
- ⁶⁰ *Le Tintamarre*, 7 mars 1869.
- ⁶¹ Alexandre Dumas père, « Lamartine », in *Le Gaulois*, 4 mars 1869.
- ⁶² Alexandre Dumas fils, "Les funérailles de Lamartine" in *L'Illustration* du 13 mars 1869.